



MARIE
CASEY

L'ÎLE AUX EAUX TROUBLES

Casey Marie

L'Île aux eaux troubles

© Casey Marie, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1815-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Toutes ressemblances avec des personnes existantes
ou ayant existé sont purement fortuites.**

À Fio, Yo, Cloclo, Flo, Soso et Cassie

À nous

Remerciement spécial a Éliisa K.

Chapitre 1

Le verre

2015

Le verre est posé là. Étonnamment à la même place où, jadis, enfant, j'avais cassé ma règle...

C'était la rentrée des classes de l'année 1982. Je narguais mon aîné, Patrice, ainsi que ma grande sœur, Mireille. Moi, le petit Franky, je voulais à tout prix leur démontrer que ma petite règle de vingt centimètres d'élève de CE2 était peut-être petite par sa taille, mais beaucoup plus forte que leurs règles de grands de CM1 et sixième, qui mesuraient trente centimètres. Tous les moyens sont bons pour s'imposer, lorsque l'on est le cadet d'une fratrie.

Le galop des premières pluies de septembre 2015 piétine violemment la tôle du toit de la maison de grand-mère Rose, et me ramène à mon énigme nocturne. Le verre est toujours là, transpirant de chaleur, mais immobile. Impassible sur la table de la cuisine, il me scrute, me dévisage, me défie. Ce n'est pas un hasard. Je viens de coucher ma fille, Mayra, et c'est toujours cette même histoire de règle cassée qu'elle veut que je lui raconte. Comme tous les enfants de son âge, elle en choisit une et ne s'en lasse pas. J'ai dû la lui raconter plus de mille fois, elle la connaît par cœur et finit mes phrases. Un soir, elle m'a surpris ; en tant que parent, il est normal de se laisser surprendre naïvement au moindre lever de doigt de nos petites têtes grenées. Mais ce soir-là, Mayra a feint de lire l'histoire de la règle cassée à voix haute, en tenant le carnet des histoires familiales à l'envers. Ligne après ligne, marquant les pauses, elle modifiait sa voix pour imiter l'intonation de sa tante et de son oncle, ainsi que les pauvres bruits de la règle retentissant sur la table de la cuisine jusqu'à épuisement. Cette règle, cadeau de bienvenue en Guadeloupe, était ma fierté. Elle représentait en plusieurs images les différents sites touristiques de Karukera, « l'île aux belles eaux » en langue caraïbes. Et c'est vrai que l'archipel de la Guadeloupe déborde

de plages aux sables fins, variant du blanc aveuglant de Sainte-Anne à l'orange feu des plages de Deshaies, jusqu'au noir apaisant des plages de Bouillante. Quant à la couleur de l'eau, son blanc translucide invite à se prélasser au bord de mer, et son bleu turquoise à découvrir les secrets de ses profondeurs. Ma règle, qui ignorait son sinistre sort, tentait de faire justice à la diversité de Karukera. On y voyait les plages, bien sûr, mais aussi la Soufrière, cette vieille dame qui surplombe la Basse-Terre, menaçante, et qui, de temps en temps, rappelle à ses hôtes qu'ils ne sont que ses invités. Par son haleine sulfureuse et ses chaudes vapeurs, elle signale aux touristes insouciantes qu'il lui suffirait de tousoter pour les bousculer, et qu'ils feraient donc mieux d'aller se rafraîchir au bord des nombreux cours d'eau qui abondent en Basse-Terre. Les chutes du Carbet, majestueuses en nature mais microscopiques sur ma règle, invitent à leur exploration sans divulguer les heures de marche requises pour les atteindre, dans les sentiers boueux parsemés de roches volcaniques glissantes, à travers une végétation exubérante et narcissique. Seul le minuscule bassin, au pied de la cascade aux écrevisses, paraît inoffensif, malgré son nom.

C'était il y a longtemps, à la fin de l'été 1982. Ma sœur, mon frère et moi avions été arrachés pour la première fois à notre tendre France – France métropolitaine, comme on se doit de le dire –, arrachés à notre enfance et à nos souvenirs de banlieue de Colombes. Pinky avait bien pressenti les malheurs à venir, il avait senti le vent tourner. Avait-il préféré le suicide ? Pinky était un magnifique lapin de garenne que mon père nous avait ramené de sa visite d'une ferme bretonne, une année auparavant. Orphelin et âgé de quelques jours, il était devenu notre animal, notre compagnon, notre ami, notre confident, puis notre frère. Notre départ définitif pour les Antilles, l'été de l'année 1982, ne pouvait pas se faire sans lui. Notre attachement familial à ce quadrupède ne les avait pas empêchés de le fricasser au colombo quelques heures après son départ vers le paradis des animaux domestiques.

C'était Rose qui avait proposé de le cuisiner, à l'antillaise. Colombo ? Ragoût ? Elle toisait le regard vide de Pinky et hésitait encore : à quelle sauce allait-elle bien pouvoir le relever ? C'est le traditionnel riz aux haricots rouges, avocats, piments « Bonda man Jacques » et clous de girofles qui emporta la victoire.

— *Epi bon zépis* (Avec de bonnes épices) ! rumina Rose à travers ses canines blanches.

Nous les regardions effarés, avec tristesse et mépris, la boule au ventre. Nos oncles et tantes paternels, soi-disant adultes, rigolaient, se régalaient, s'égosillaient et nous narguaient. Nous n'étions pas habitués à une telle cruauté envers nous, les enfants, à l'exception des coups de bâtons et de ceintures de notre père Gilles. Ça, d'accord, mais bon, c'était notre père. Mais quand j'y repense, c'est surprenant qu'il n'y en ait pas eu un pour rattraper l'autre, à l'époque. Ils faisaient tous partie du même lot d'adultes sans cœur ni compassion. Toute la famille Lisbeth, attablée, se partageait les cuisses, les oreilles, la tête, « et la tête, et la tête, alouette, alouette, ah, ah, ah, ah non ! Pinky ! », et tout ce qui restait de ce qui avait été Pinky. Victor, notre grand-père, avait lui aussi participé à la curée. Mais après le déjeuner, à notre grande surprise, il s'était approché, tout penaud, avait glissé son impressionnante main dans l'étroite poche de son pantalon, et nous avait tendu la queue de Pinky. Nous regardions, larmoyants, cette boule de pelage blanc et beige, orpheline de la croupe qui jadis se trémoussait à Colombes. Alors, grand-père nous avait dit, en créole :

— *Pren qué la, zot que bizoin chans !* (Prenez la queue, vous qui avez besoin de chance).

Les nuages poursuivent leur course vers les deux mamelles qui surplombent le nord de la Basse-Terre, dans un silence implacable. Les tôles des toits de la bourgade du Lamentin sont encore humides. Avec les récents décès dans notre entourage, ce verre ne peut plus être un hasard. Une douloureuse sensation de danger me parcourt la colonne vertébrale. Le message est clair :

« Je sais que tu sais. »

Ou est-ce bien plus qu'un message ? Un avertissement ? Une menace ? Prend-il ses victimes dans l'ordre ? Fait-il parfois exception à son macabre esprit de

famille, voit-il en moi un obstacle à son plan ? Le verre rempli de jus de goyave est encore frais. Pourtant, ce n'est pas la saison, le réfrigérateur est en panne depuis bien longtemps, et quant à la température du Lamentin, elle ne descend jamais en dessous des trente degrés. Tout le monde dort, personne n'est arrivé tard dans la nuit en laissant un verre de jus de goyave frais sur la table de la cuisine. Non, il n'y a point de hasard.

Ce n'est pas la première fois qu'un événement surnaturel se produit dans la maison de grand-mère Rose. Il y a maintenant trois ans, à la mort de grand-père Victor, tatie Valérie, la sœur aînée de notre père, m'a raconté qu'au lendemain de l'enterrement grand-père lui était apparu dans la cuisine de grand-mère Rose. Bien sûr, je lui ai souri et j'ai changé de sujet tant bien que mal, embarrassé. Le chien aux yeux rouges est sûrement l'événement le plus inexplicable qui nous soit arrivé chez grand-mère.

1986

Notre père, *missié* Gilles (monsieur Gilles), comme tout Antillais qui se respecte, jouait aux dominos avec ses nouveaux amis sur la véranda de notre maison en construction. Ils s'éclairaient à la bougie, l'électricité n'ayant pas été encore installée. La maison paternelle était prise au piège. À sa droite, il y avait un morne, surmonté lui-même d'une rue goudronnée. Dans mon enfance, cette rue me paraissait vertigineuse, les voitures la dévalaient à toute allure sans se soucier de rien. À gauche de la maison, il y avait la demeure de Josie, la jeune sœur de mon père. Inhabitée à notre arrivée, elle était notre terrain de jeu favori. Derrière notre maison, impossible de rebrousser chemin, un marécage surélevé d'arbres majestueux, impénétrables pour la lumière, nous y attendait de racines fermes, prêt à nous ensevelir. En face s'élevait la maison de Rose Lisbeth. Seule une étroite rue en roche calcaire d'un blanc éblouissant nous séparait, contrastant avec le sombre intérieur de la maisonnée. La maison de grand-mère Rose se traversait de toutes parts, tel un labyrinthe mal pensé. Les pièces apparaissaient là où on ne les attendait pas, et donnaient accès à d'autres pièces sans aucune logique. Le tout était bordé d'une véranda dans laquelle grand-père Victor aimait

se prélasser sur sa chaise longue. À l'arrière, il y avait une cour dans laquelle s'entremêlaient outils de jardinage, goyaviers, orangers, citronniers, pois d'Angole et christophines. On voyait tout ce qui se passait chez elle, mais surtout, elle voyait tout ce qui se passait chez nous. Depuis notre arrivée de métropole, chaque soir, nous étions de corvée de repassage chez grand-mère. Elle nous laissait utiliser son électricité. Cette fois-ci, le duo sélectionné pour cette tâche était composé de ma sœur et moi, le binôme Mireille-Franky. À cette époque, dans la petite section de Borel de la ville du Lamentin, après dix-huit heures, c'était la nuit noire. Borel faisait partie de ces petites sections oubliées, parmi les laissés-pour-compte dans l'attente des prochaines élections. Chaque fois que la fin d'un mandat approchait, comme par miracle, les ampoules des réverbères ressuscitaient, les marquages de signalisation émergeaient de l'asphalte, et d'autres retouches éphémères et superficielles faisaient leur apparition. Ce n'était plus une surprise pour les Boréliens.

Pour notre corvée de repassage, nous étions seuls dans une des chambres de la maison de grand-mère, celle qui donnait sur la cour extérieure à travers des persiennes rouillées. Nous entendions les rires, les cris et les coups de dominos sur la table en plastique blanc, et, chaque fois qu'un joueur gagnait la partie :

— Boudés ! Frappaient les uns.

— Dominos ! Criait mon père, tout en rigolant, fier d'avoir gagné au jeu le plus intellectuel de l'île aux belles eaux.

À chaque victoire, Gilles se raclait la gorge avec notre fierté nationale : un bon cul sec de rhum blanc à 55 degrés. Ironie des Antillais, qui continuent à engraisser leurs anciens maîtres et se justifient en prétendant aider l'économie locale. Nous avions presque fini le repassage quand nous entendîmes une voix provenant de la cour, presque un chuchotement, qui disait nos deux prénoms.

— Franky, Mireille...

Cette voix, nous la reconnûmes tout de suite, ou presque : elle ressemblait à la

voix de Patrice, notre frère, le plus espiègle de notre fratrie. Nous répondîmes à l'appel :

— Patrice, Patrice !

Mais il n'y eût pas de réponse. Un nouveau chuchotement effleura le silence dans lequel nous nous étions figés. Nous regardâmes par la fenêtre, à travers les persiennes, et nous vîmes deux énormes yeux rouges dans la cour. Ils nous fixaient. Le premier soir de notre arrivée en Guadeloupe, notre grand-père Victor s'était empressé de nous raconter en détail toutes les légendes de la nuit antillaise. Ce n'était pas un « *volan* » ou « *soucounan* » prêt à nous vider de notre sang, sa lumière aurait illuminé toute l'arrière-cour. Certaines personnes ont le pouvoir de se transformer en chien, on appelle ça un « *gen gagé* » ou un « chien garou ». Mais la taille des yeux rouges qui nous fixaient trahissait une créature bien plus grande. Nous étions terrorisés, du haut de nos huit et onze ans. Que pouvions-nous faire face à cette créature ? Nous avions beau nous égosiller, « Patrice ! Patrice ! », mais il ne venait pas. Soudain, Mireille couvrit mes « Patrice » désespérés d'une main ferme ; son regard me rappela les autres histoires de « *zombi* », ces ancêtres ramenés à la vie par la magie noire, et autres « *diabless* », qui ont le pouvoir de voler votre voix, et de l'utiliser pour amadouer des proches de votre famille. Nous fîmes silence à nouveau. Nous attendîmes deux longues heures sans oser bouger. Enfin, notre mère Marianne vint nous chercher, en nous grondant :

— Mais pourquoi prenez-vous autant de temps ? !

Et c'est en courant jusqu'à ne plus sentir nos jambes que nous retournâmes dans notre maison paternelle, laissant notre mère récupérer les vêtements. Patrice nous jura qu'il n'avait rien à voir avec les chuchotements que nous avions entendus. Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par des cris rauques et inhumains. Et c'est avec stupeur que nous vîmes grand-père, un bâton à la main, à côté d'une sorte de chien errant au pelage noir. Il était gigantesque, allongé, tout abasourdi et prisonnier de l'arrière-cour. Il était fréquent que les chiens abandonnés entrent dans la cour des grands-parents pour y faire les poubelles ou fouiller le seau des déchets alimentaires, que l'on appelait le « manger cochon ». Nous avions résolu l'énigme des yeux rouges reflétant la lumière du soir, mais